

LE TEMPS

Inde Mercredi 8 août 2012

La plus grande prison d'Asie tente une réforme

Par Vanessa Dougnac New Delhi

Inde: la plus grande prison d'Asie tente une réforme Tihar Jail, à New Delhi, compte plus de 12 000 détenus, soit le double de sa capacité prévue. Les autorités s'efforcent d'améliorer le sort des prisonniers, une révolution dans l'univers carcéral indien

Des usines aux dortoirs bondés, une mini-ville de 12 124 âmes respire secrètement au cœur de New Delhi. Derrière la haute muraille rose, le pénitencier s'agence en sages bâtisses et arbres centenaires. Assassins, bandits, terroristes, violeurs et trafiquants font pourtant de cette citadelle un joyau de l'anthropologie criminelle. Réputée pour être la plus grande prison d'Asie, son seul nom fait frémir: Tihar Jail. Mais depuis deux ans, les initiatives des autorités carcérales sont inédites. «Haïssez le crime, pas les criminels», résumant les lettres fraîchement peintes sur les bâtiments. «Le concept de la prison a changé; nous corrigeons les détenus, nous ne les punissons pas, explique Girish Pandey, le super-intendant de l'unité carcérale n° 2. Nous pensons qu'ils peuvent devenir bons.» Dans le contexte indien, où la torture continue à sévir dans de lugubres prisons, c'est une révolution.

«Nous sommes entre les murs/mais notre âme s'envole/nos rêves existent», chante le groupe de rock The Flying Souls, dans une salle lumineuse. Les musiciens, Arnam, Chandra, Bhagirat, Sunni, Vikamjit, Sandeep et Amit, sont des détenus condamnés ou en attente de jugement. «Avant la musique, j'étais déprimé et obsédé par mon procès, dit Sunni, le guitariste. A présent, je me sens en paix.» Les instruments du groupe sont les fruits de fraîches donations. Car Tihar Jail est à la mode et les artistes branchés de la capitale se pressent pour travailler avec les détenus. Un groupe de rock de Delhi, Menwhopause, a ainsi aidé les Flying Souls à trouver leur identité «fusion», qui revisite le rap panjabi ou les airs de Bollywood. «Nos chansons parlent de culpabilité, de souffrance et de romantisme, dit Sandeep Singh, le jeune chanteur du groupe, condamné pour kidnapping. Quand on est enfermé, on réalise l'amour des siens.»

Créée en 1958, Tihar Jail est pourtant une prison surpeuplée, sous le régime de la loi désuète «Prisons Act» de 1894. Elle accueille le double de sa capacité, prévue pour 6250 prisonniers. L'embouteillage carcéral vient du fait que 73,5% des détenus sont en attente de jugement. Certains patientent des années avant d'être déclarés innocents. Sur les 370 000 prisonniers de l'Inde, ce sont les plus pauvres qui en pâtissent, faute de pouvoir payer un bon avocat, le pot-de-vin ou la caution demandée.

A Tihar Jail, le tournant a été amorcé en 1993, quand la première femme policière de haut rang, Kiran Bedi, en a pris en charge l'administration. Elle a cherché un moyen d'apaiser l'agressivité ambiante. Elle a introduit, avec succès, des cours de méditation Vipassana auprès des criminels. «Les conditions de détention ont ensuite évolué», explique Girish Pandey. Y compris au niveau sécuritaire, depuis la dernière et embarrassante évasion perpétrée en 2004 par Sher Singh Rana.

Aujourd'hui, la prison a ses équipes de cricket, ses projections de films et ses bibliothèques. Les femmes peuvent vivre avec leurs enfants, encadrés dans une crèche. Des programmes éducatifs ont

fait chuter l'illettrisme et ont formé les détenus à l'informatique ou à l'anglais. Les usines de la prison emploient et rémunèrent 1120 prisonniers. «Quand des bagarres explosent, c'est dans les dortoirs, jamais à l'usine», note le responsable Pradeep Sharma. La marque «TJ» est prospère: 4 millions d'euros de chiffre d'affaires. Vêtements, bancs d'école, chaussures, papier recyclé, épices, huile de moutarde, tapis ou biscuits, le tout est principalement destiné au gouvernement de Delhi. Et les détenus convoitent des promesses d'emploi de la part des entrepreneurs invités à recruter en prison.

Les compétences des détenus font des couloirs de Tihar Jail un petit musée des étrangetés. Ainsi trouve-t-on d'imposantes maquettes de bateaux ou, dans les arbres, des nichoirs à oiseaux. Un ex-businessman a créé un superbe jardin de bonsaïs. «L'idée m'est venue parce que ma mère aimait les cultiver, dit-il en souriant. A présent, j'aimerais me lancer dans les orchidées...» Lui préfère ne pas livrer son nom, mais impossible de ne pas reconnaître dans ce sympathique jardinier l'auteur de l'un des plus célèbres faits divers de l'Inde. Après maints rebondissements, ce fils de politicien a été condamné à perpétuité pour avoir tué à bout portant, dans une soirée en 1999, le mannequin Jessica Lal.

Autrefois illustre pour ses combines, «Tihar Jail veut être une prison modèle», affirme Sunil Gupta, le porte-parole du pénitencier. Il est probable que des pratiques douteuses aient toujours cours, notamment les privilèges négociés par les détenus influents. Car les temps changent, et le profil des prisonniers aussi. Les grands criminels font place à de «grands corrompus». Que ce soit Andimuthu Raja, ministre accusé pour l'octroi de licences téléphoniques, ou Suresh Kalmadi, soupçonné d'irrégularités lors des Jeux du Commonwealth, on les appelle les «prisonniers VIP». Ils reçoivent un statut différent, avec cellules individuelles. «Pour raisons sécuritaires», assure Sunil Gupta. Ils ne se mêlent guère aux autres détenus mais, désormais, libre à eux de jardiner, travailler, méditer, peindre ou jouer de la musique.

LE TEMPS © 2012 Le Temps SA